Jean-Gabriel GANASCIA, *Voir et pouvoir : qui nous surveille ?*

Paris, Éd. du Pommier, coll. les Essais, 2009, 255 p.

Tiphaine Zetlaoui

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/260>

DOI : 10.4000/questionsdecommunication.260

ISSN : 2259-8901

Éditeur

Presses universitaires de Lorraine

Édition imprimée

Date de publication : 30 juin 2010

ISBN : 978-2-8143-0024-8

ISSN : 1633-5961

Référence électronique

Tiphaine Zetlaoui, « Jean-Gabriel GANASCIA, *Voir et pouvoir : qui nous surveille ?* », *Questions de communication* [En ligne], 17 | 2010, mis en ligne le 23 janvier 2012, consulté le 22 septembre 2020.

URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/260> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.260>

Ce document a été généré automatiquement le 22 septembre 2020.

Tous droits réservés

Jean-Gabriel GANASCIA, *Voir et pouvoir : qui nous surveille ?*

Paris, Éd. du Pommier, coll. les Essais, 2009, 255 p.

Tiphaine Zetlaoui

RÉFÉRENCE

Jean-Gabriel GANASCIA, *Voir et pouvoir : qui nous surveille ?* Paris, Éd. du Pommier, coll. les Essais, 2009, 255 p.

- 1 Difficile de ne pas se sentir interpellé par le questionnement que formule Jean-Gabriel Ganascia, explicité dans le titre de son ouvrage : *Voir et pouvoir : qui nous surveille ?* Force est de reconnaître une réflexion menée par l'auteur qui est bien à la hauteur de son interrogation. Le lecteur saisira en effet dans ce livre les enjeux symboliques qui se nouent autour des dispositifs de contrôle que les sociétés occidentales hypertechnologisées développent de plus en plus massivement depuis quelques années. En ce sens, l'auteur apporte un éclairage intéressant, à la fois technique et conceptuel, sur les pratiques actuelles de surveillance des individus.
- 2 Pour mener à bien ce travail d'éclaircissement, l'auteur analyse – à travers l'articulation de différentes problématiques relevant tantôt de la vie publique et privée, tantôt du monde réel et virtuel – la manière dont les mécanismes de contrôle ont évolué dans les sociétés modernes. Ainsi explique-t-il qu'un nouveau modèle de surveillance serait en train d'émerger. Pour étayer ses propos, il se réfère à la notion de *Panopticon* et lui substitue celle de *Catopticon* qu'il crée lui-même (p. 63). Le *Panopticon* désigne une architecture qui reflète un type fermé et élitiste de surveillance. Inventé par Jeremy Bentham en 1787, ce terme est repris par Michel Foucault (*Surveiller et punir*, Paris, Gallimard, 1975) pour décrire des systèmes institutionnels (de l'univers carcéral, éducatif, sanitaire, manufacturé, etc.) qui sont fondés sur des logiques de pouvoir particulièrement centralisées et hiérarchisées. Ainsi le contrôle s'effectue-t-il d'en haut, le dominateur étant celui qui est capable de « voir sans être vu » (p. 49). A

contrario, le *Catopticon* désigne un type de système de surveillance fondé sur des logiques de pouvoir décentralisées, peu hiérarchisées et, pour ainsi dire, plutôt démocratiques. Le pouvoir s'exercerait non pas d'en haut mais d'en bas et c'est celui qui aurait les moyens d'être vu qui serait dans la position du dominant. La démonstration de Jean-Gabriel Ganascia prend appui ici sur l'hypothèse selon laquelle ce sont l'apparition et le développement des nouvelles technologies dites numériques qui auraient permis un repositionnement symbolique des pratiques de contrôle. L'infiltration poussée d'éléments virtuels au sein du réel via les réseaux numériques (informatiques, télévisuels, téléphoniques, etc.) estomperait les frontières entre la sphère publique et la sphère privée. Et c'est en faisant appel non pas à des procédés voyeuristes mais exhibitionnistes que le dominateur assoit son pouvoir, l'important étant non plus de voir mais d'être vu. Ce changement s'opère par le truchement des technologies numériques aux architectures réticulaires qui induisent des pratiques interactives ; ainsi la surveillance ne serait-elle plus réservée à une élite qui la pratiquerait d'en haut vers le bas mais elle s'exercerait partout de manière essentiellement horizontale. Selon l'auteur, nous serions ainsi passés d'une société de « haute surveillance » à une société de « sous-surveillance » dans laquelle tout le monde contrôlerait tout le monde.

- 3 D'un point de vue méthodologique, notons la présence d'ambiguïtés qui méritent d'être soulignées. En effet, si un certain nombre de travers théoriques semblent avoir été évités, des flottements d'analyse demeurent. Pour étayer sa démonstration, celui-ci se réfère aux présupposés idéologiques que les technologies numériques cristallisent. Jean-Gabriel Ganascia ne manque pas à ce titre d'être vigilant. Ainsi essaie-t-il de ne pas s'égarer en apportant de la crédibilité factuelle aux discours qui vantent l'égalité et la transparence communicationnelle via la technologie. Au début de son ouvrage, il explique que ce type d'idéaux, associés à des pratiques technologiques ne correspond pas à la réalité sociale. En conséquence, il affirme qu'« entre une idée abstraite de l'organisation sociale comme celle que fournit la *Catopticon* et la réalité subsiste toujours un écart, qui provient d'adhérences irréductibles produites par des archaïsmes, des traditions ou des tensions locales » (p. 64). À la lecture de ces propos, l'auteur semble s'inscrire dans une perspective critique de la communication ; il évite ainsi le piège tendu par certains penseurs travaillant notamment en sciences de la communication qui s'accordent à dire que la technique joue un rôle moteur dans la société. Leur approche techno-déterministe les conduit à considérer le changement social sous l'angle exclusif de la question technique. Toutefois, malgré les précautions prises par Jean-Gabriel Ganascia, la thèse de l'auteur nous laisse perplexe. En effet, pour montrer l'émergence symbolique d'un nouveau type d'organisation sociale de surveillance, il reste tributaire d'une vision métonymique et déterministe de la technique. Le changement qu'il décrit tout au long de son livre est intrinsèquement lié au développement de nouveaux dispositifs technologiques. Il accorde une place centrale à l'appareillage technique pour aborder les problématiques de surveillance. De surcroît, son analyse n'intègre pas suffisamment les conditions sociales à partir desquelles ces dispositifs fonctionnent et se structurent. N'oublions pas que non seulement les systèmes de surveillance ne se réduisent pas à des pratiques technologiques mais ils recouvrent, en plus, une réalité complexe dans laquelle différents systèmes techniques peuvent cohabiter de manière complémentaire, même si c'est dans des logiques symboliques *a priori* incompatibles. Gardons donc bien en tête

que le modèle de surveillance proposé par l'auteur ne reflète à ce titre la réalité sociale que de manière simplifiée et parcellaire.

AUTEURS

TIPHAINE ZETLAOUI

GERIICO, université Charles-de-Gaulle, Lille 3
tiphainezetlaoui@gmail.com